lesoirculture@lesoirdalgerie.com

L'ÉCRIVAIN YASMINA KHADRA À ORAN :

«J'écris parce que j'aime !...»

L'écrivain algérien, communément appelé par son pseudonyme Yasmina Khadra, a effectué ce jeudi après- midi, à l'hôtel Royal d'Oran, une vente-dédicace de son dernier ouvrage *Ce que le jour doit à la nuit*.

Ce roman, qui a été qualifié par les critiques et l'auteur lui-même d'ouvrage le plus accompli qu'il ait écrit, est une des plus belles histoires d'amour.

Le livre, tel une grande saga, relate l'histoire de Younes-Jonas de 1930 à nos jours et le tiraillement de ce personnage pris, d'une part, entre l'honneur, le serment et l'amour qu'il porte à son père, à sa terre et d'autre part à la belle Emilie et ces pieds-noirs de l'Algérie coloniale qui lui ouvriront malgré tout les portes d'un autre monde, lorsqu'il est envoyé par son père chez son oncle à Oran.

L'auteur, lors d'une rencontre avec ses lecteurs, expliquera combien ce livre était en lui depuis des années, le portant jusqu'au jour où peut-être lui-même, libéré par une consécration mondiale que d'autres en Algérie lui avaient refusée à ses premiers pas de romancier, soit parvenu à écrire ce «roman qui est l'une des plus grandes histoires d'amour… C'est mon *Autant emporte le vent…*», dira Yasmina Khadra. A Oran, il n'omettra pas de répliquer de manière virulente à ceux qui l'on accusé d'avoir fait la part belle aux pieds-noirs dans cet ouvrage et de dire à leur attention : «C'est là une diabolisation gratuite, un rejet viscéral qui ne peut pas nous expliquer (nous les Algériens, ndlr) uniquement comme cela… l'Algérien partout où il va soit il fascine soit il se donne en spectacle…» Le monde littéraire en France, notamment les institutions parisiennes du monde de la littérature, sera également égratigné pour n'avoir pas voulu lui attribuer un prix littéraire alors que son livre était reconnu et salué par les lecteurs et les critiques dans nombres de pays.

Par rapport à la France, l'écrivain expliquera à une question d'un lecteur, que «les jeunes Algériens sont appelés à revenir coûte que coûte dans leur pays… La mondialisation et les fractures qui en découlent sur tous les plans font que le phénomène de rejet touchera les Arabes et les Africains… C'est inévitable, la densité du racisme depuis 2000 jusqu'à aujourd'hui a vraiment augmenté, c'est édifiant !...» Et de finir par sa conviction que l'Algérie va démarrer. Yasmina Khadra, qui évoquera son passé au sein de l'armée ou encore la psychologie de ses personnages, «ce n'est pas mon histoire, dira-t-il à la salle», en ajoutant, qu'il souhaite que les artistes et écrivains algériens, qui sont nombreux à avoir un talent, trouvent dans la presse un support pour atteindre et toucher le public. Et de conclure que c'est aussi pour cela qu'il a accepté de diriger le Centre culturel algérien à Paris «qui est à tous les Algériens».

Fayçal M.

FESTIVAL RACONT'ARTS

Réouverture de Tajmaït Tahar-Djaout

La Ligue des arts cinématographiques et dramatiques (LACD) de Tizi-Ouzou que préside Hassène Metref avec son partenaire Denis Martinez, le plus algérien des Espagnols, étaient jeudi dernier au village Ighil Bouamas, dans la commune Iboudrarène, pour le dernier acte de la 5e édition du festival Racont'Arts qui s'est tenu au niveau de ce village du 10 au 17 juillet dernier. Ce retour «symbolique» à Ighil Bouamas était pour la réouverture de la place du village *tajmaït* baptisée du nom du journaliste écrivain feu Tahar Djaout, assassiné par l'hydre islamiste terroriste en 1993. Ce lieu a fait l'objet, durant les journées de déroulement des activités de Racont'Arts d'un travail artistique et historique par Denis Martinez qui a mis tout son talent et son «cœur» comme il aime à le répéter à chaque fois, pour le décorer avec ses peintures de motifs et de symboles berbères en travaillant les textes de Tahar Djaout. En présence des membres de l'association culturelle locale M'barek Aït Menguellet, du poète auteur compositeur Lounis Aït Menguellet, les élus locaux, le mouvement associatif venu jusque de Béjaïa, M. Hamid Aouameur du théâtre Jean-Sénac de Marseille, M'barek Menad et beaucoup d'autres personnalités locales ou régionales, les membres de la LADC et ses partenaires se sont retrouvés devant cette placette hautement symbolique pour procéder à sa réouverture officielle. Il n'a manqué à l'appel que les membres de la famille de Tahar Djaout qui, à la dernière minute, ont eu un empêchement familial.

Ceci n'a pas empêché les organisateurs de réaliser leur programme comme prévu afin de «faire revivre un lieu, servir la mémoire et susciter des initiatives locales», comme l'a si bien résumé Hassène Metref, le président de la LADC de Tizi-Ouzou et cheville ouvrière de l'organisation du festival Racont'arts. Pour le choix de la journée de ce jeudi, Hassène Metref dira qu'elle n'a rien de spécial si ce n'est qu'elle revêt la symbolique d'Avril et «tous ses printemps que nous revendiquons».

Après la réouverture de *tajmaït* pour faire découvrir aux présents toute la beauté et «les messages graphiques» qu'elle comporte, une lecture en plein air des textes de Tahar Djaout a été faite simultanément par M'barek Menad et Denis Martinez qui, le premier, puisait ses complaintes du recueil *Solstice barbelé* et le second lui répliquait de l'œuvre *Pérennes* pour déclamer des proses qui montaient dans le ciel au milieu d'une foule subjuguée par tant d'entrain pour dire que «le pays bat ses flancs pour chasser les mouches nécrophages» et crier «Gueulards irréductibles ; Poètes-étoiles pouilleuses ; Je sais que dans vos mains ; Se tissent tant de soleils» (Solstice)

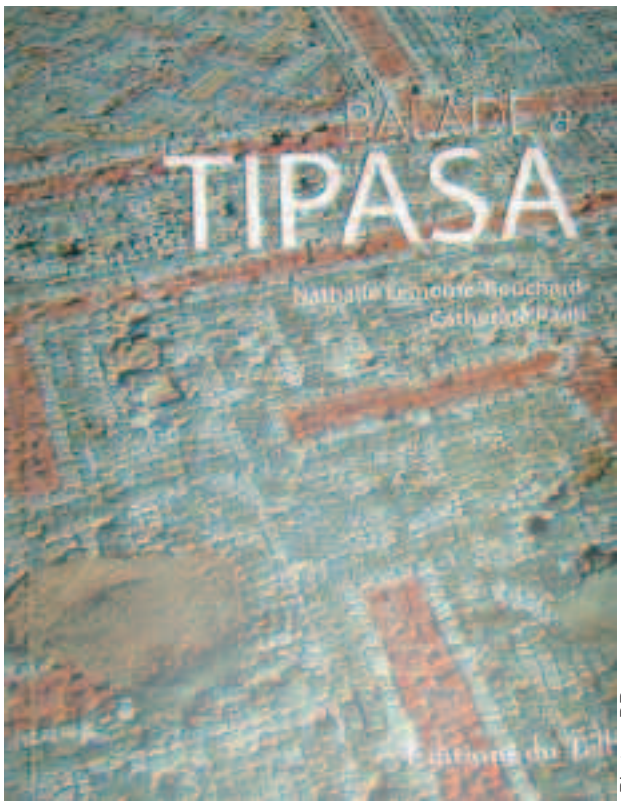
Après ces lectures, un déjeuner traditionnel a été offert par les membres de l'association M'barek Aït Menguellet et le comité du village Ighil Bouamas à l'honneur des invités qui seront conviés l'après-midi à une animation culturelle.

Sollicité de partout pour des photos-souvenirs, Denis Martinez n'a pas caché son bonheur de se retrouver parmi cette population attachante «pour la continuité du travail déjà commencé durant le festival Racont'arts», dira-t-il avant de poursuivre : «On a pensé revenir sur les lieux pour une petite commémoration et des retrouvailles symboliques avec les populations locales. J'estime que c'est une chance pour moi de travailler dans ces espaces avec des moyens réduits et avec des gens simples mais qui sont authentiques, contrairement aux rencontres des salons. Depuis 2004, avec Racont'arts, nous avons lancé ce festival et partout où nous avons travaillé, nous avons rencontré des gens heureux et nous le sommes tout autant d'être avec eux.» La rencontre s'est achevée avec la promesse de se retrouver du côté de Bouzeguène où se déroulera la 6e édition de ce festival de tous les printemps d'Algérie.

Sadek Aït Salem

BALADE À TIPASA

« Le droit d'aimer sans mesure»



Photos : DR

C'est une belle promenade à Tipasa à travers son histoire, ses sites féeriques, sa végétation, ses vestiges, les écrivains qui l'ont célébrée que nous propose cet ouvrage de très bonne facture.

Tipasa ville du royaume de Maurétanie, Tipasa sous Juba II et Ptolémée, Tipasa colonie romaine, Tipasa chrétienne, Tipasa vandale, Tipasa byzantine…

L'histoire de cette ville antique défile éclairant la lanterne des lecteurs. On y apprend, entre autres, que ce site féerique a été officiellement fondée en 1855 et qu'au début, son nom s'écrivait tantôt avec un «s», tantôt avec un «z». Le conseil municipal trancha définitivement en faveur du «s» le 24 décembre 1921. Quant à la présence humaine dans cette région, elle remonterai selon les deux auteurs à la période préhistorique. «…au moins au paléolithique supérieur. Plusieurs grottes ont été découvertes : Berard (Aïn Tagouraït), Kouali, au mont Chenoua, dans la colline Sainte-Salsa», p.12.

Le site archéologique est passé à la loupe : l'historique des fouilles archéologiques, les principales découvertes, le classement du site par l'Unesco.

Chèvrefeuille, asphodèles, bougainvillier, aloés, dris, hibiscus… le côté jardin est également présent à travers tout un chapitre : «Balade botanique». En effet, les auteurs ont répertorié toutes les fleurs et plantes poussant à Tipasa. Dans ce joli guide, Nathalie Lemoine Bouchard et Catherine Paoli évoquent, par ailleurs, les écrivains, peintres et autres poètes qui ont été séduits par cette ville séculaire à l'exemple d'Albert Camus. «Camus aimait se rendre à pied à la colline Sainte-Salsa à travers la campagne… s'asseoir un moment au bord d'une vieille pierre pour se reposer puis redescendre vers le port. Camus y sirotait une menthe à l'eau au café» p. 130.

Et impossible de faire l'impasse sur la célèbre stèle érigée en 1961 en hommage à cet écrivain. Ce monument porte l'inscription suivante : «Je comprend ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure», phrase tirée de *Noces à Tipasa* (une nouvelle d'Albert Camus) écrite entre 1936 et 1937).

Balade à Tipasa, un ouvrage haut en couleur à lire et à faire découvrir.

Sabrinal

***Balade à Tipasa* de Nathalie Lemoine Bouchard, Catherine Paoli, édition du Tell (2008) - 2000 DA.**

J'éteins la lumière !

Destiné aux plus jeunes, le livret intitulé *J'éteins la lumière* sera le point de départ d'une campagne de sensibilisation aux questions écologiques, plus précisément à celles de l'économie de l'énergie. Cette publication, qui, en partenariat avec le ministère de l'Education nationale, sera distribuée à l'ensemble des élèves de la 4e année primaire dans les wilayas d'Alger et de Ouargla, est la première étape d'une opération «Enfants d'aujourd'hui, éco-citoyens de demain».